



Eric Gobin signe une mise en scène sobre. Dans un contexte contemporain identifié d'emblée, le décor se résume à deux colonnes (de caisses d'armes) et quelques fauteuils rouges.

Mitridate de Mozart, ou les pièges de l'opera seria

Opéra Production raffinée mais inaboutie. La révélation vient des chanteurs.

Inspirée d'une pièce de Racine, l'intrigue de *Mitridate* (composé par un Mozart de 14 ans!) met en confrontation le destin politique d'un roi défendant son royaume – l'actuelle Crimée, l'histoire se répète –, contre Rome, et le drame personnel d'un père se croyant trahi par ses fils, Sifare et Farnace. C'est la tragédie classique où s'entrechoquent le pouvoir et l'amour, et censée progresser jusqu'à une catharsis libératrice – plus lourde en sacrifices chez Racine que dans le livret de Signa-Santi, *lieto finale* oblige, mais sur le mode guerrier: "Ne consentons jamais à la paix, répondons par la guerre au génie altier qui prétend ravir la liberté à l'univers entier". Un vrai sujet de réflexion, proposé lors de la Mozartiade 2024, au Théâtre des Galeries.

Mitridate alias Zelensky

Selon son habitude, Eric Gobin signe une mise en scène sobre, centrée sur les personnages et où chaque (rare) geste compte: dans un contexte contemporain identifié d'emblée, le décor se résume à deux colonnes (de caisses d'armes) et quelques fauteuils rouges, animés par le jeu des

lumières (Félicien Van Kriekinghe). L'orchestre est à l'arrière de la scène, dont un tulle le sépare. Pas de grands effets scénographiques, le drame est intime et se jouera à travers la musique, la voix et le jeu des acteurs. Et c'est là que, le soir de la première, le théâtre fut trop souvent en panne. D'autant que les airs sont longs, que leur structure est prévisible et qu'ils interrompent l'action (confiée aux récitatifs) au bénéfice de la virtuosité vocale. Si, dans le concept de Gobin, la psychologie des personnages est finement établie, sa traduction théâtrale nous a semblé trop mince pour faire évoluer l'action. Et, plus d'une fois, durant leurs airs (par conséquent interminables), les chanteurs nous sont apparus bien démunis.

Du côté de l'orchestre, la production signe les débuts de Thibaut Lenaerts comme chef d'orchestre, en l'occurrence à la tête de l'Orchestre Royal de Chambre de Wallonie. Ténor de talent, musicien curieux de tout, entreprenant, expérimenté, Thibaut Lenaerts se produit comme chef de chœur au plus haut niveau – notamment aux côtés de Leonardo García Alarcón – son passage à l'orchestre tenait de l'évidence. Avec, pour preuve, le raffinement des sonorités, les articulations soignées, la précision des solos instrumentaux, et, bien sûr, l'attention portée aux chanteurs, malgré une communi-

cation visuelle par écrans interposés, et, ceci expliquant peut-être cela, un certain manque d'anticipation dans la dynamique générale.

Dennis Orellana, une voix de lumière

Quant à la distribution, distinguons d'emblée le Sifare du soprano hondurien Dennis Orellana, 22 ans: la voix est magnifique sur toute la longueur et dans toutes les nuances, les aigus sont lumineux, la musicalité, cultivée, c'est la révélation de la production.

Pas de grands effets scénographiques, le drame est intime et se jouera à travers la musique, la voix et le jeu des acteurs.

Dans le rôle-titre, le ténor allemand Stefan Sbonnik cumule l'allure et la virtuosité vocale, mais sans la vaillance liée au personnage, et la réserve vaut pour le contre-ténor belge Pieter De Praetere, qui n'en campe par moins un Farnace crédible, violent et impulsif. Du côté des fiancées, la soprano Dorine Mortelmans, Ismene, se distingue par sa stabilité et ses aigus purs et brillants et dans le rôle écrasant d'Aspasia, la soprano Gianna Cañeta Gallo, confirme sa sensibilité, son assurance technique et son total engagement. Avec encore la mezzo Sonia Sheridan Jacquelin et le baryton Mathis Van Cleynenbreugel.

Au Théâtre Royal de Mons, le 2/7 – surmars.be, et au Grand Manège à Namur le 6/7 – grandmanege.be

Martine Mergeay